

Du rapport (sexuel)

La pensée dérobée, de Jean-Luc Nancy, Galilée, « La philosophie en effet », 190 p.

L'« il y a » du rapport sexuel, de Jean-Luc Nancy, Galilée, « Incises », 54 p.

La Communauté affrontée, de Jean-Luc Nancy, Galilée, « La philosophie en eVet », 51 p.

Isabelle Décarie et Ginette Michaud

Numéro 185, juillet-août 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17904ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Décarie, I. & Michaud, G. (2002). Du rapport (sexuel) / *La pensée dérobée*, de Jean-Luc Nancy, Galilée, « La philosophie en effet », 190 p. / *L'« il y a » du rapport sexuel*, de Jean-Luc Nancy, Galilée, « Incises », 54 p. / *La Communauté affrontée*, de Jean-Luc Nancy, Galilée, « La philosophie en eVet », 51 p. *Spirale*, (185), 8–10.

DU RAPPORT (SEXUEL)

LA PENSÉE DÉROBÉE de Jean-Luc Nancy

Galilée, « La philosophie en effet », 190 p.

L'« IL Y A » DU RAPPORT SEXUEL de Jean-Luc Nancy

Galilée, « Incises », 54 p.

LA COMMUNAUTÉ AFFRONTÉE de Jean-Luc Nancy

Galilée, « La philosophie en eVet », 51 p.

L'EXERGUE qui ouvre *La pensée dérobée* nous intime à entrevoir le désir dans la pensée. Il s'agit d'une phrase célèbre de Georges Bataille (« *Je pense comme une fille enlève sa robe* ») qui sera reprise ici par Nancy afin d'exposer les enjeux du titre même du recueil. Il repère dans cette phrase de Bataille deux déplacements face à la posture que l'on attend de la pensée. Bataille décale en effet « *les figures convenues de l'activité et de la passivité, donc de la pensée comme maîtrise* », et les bouscule « *en identifiant sa pensée à une façon de se présenter ou de s'offrir nue à un désir, d'être le désir d'un désir* ». Ainsi, l'accent est mis ici sur le mouvement incessant d'une pensée non-finie, qui se dérobe (comme un « *outrépassement de toute signification donnée* »), c'est-à-dire, au pied de la lettre, qui se dénude tout en se laissant difficilement saisir. Nancy est bien un philosophe de la nudité, tant par sa prose si fine et exacte, cherchant chaque fois le mot le plus pointu, que par les notions qui l'ont retenu tout au long de ses ouvrages. Dans ce recueil, où sont rassemblés de nombreux articles parus entre les années 1996 et 2001, l'organisation des textes en quatre sections (*Noos*, la pensée, le sens — *Ethos*, la conduite, la tenue — *Nomos*, le partage, la loi — *Kenos*, vide, dénué) propose un chemin de lecture à la fois « *d'une difficulté excessive* » et « *d'une simplicité décisive : car penser, pour finir, ne doit rien y porter d'autre que le poids d'être au monde, infime et excédent* ». Et c'est sans doute là que réside l'originalité du travail philosophique de Nancy, dans cet espace où il parvient à penser à la fois des objets de tous les jours (« *Res ipsa et ultima* ») et à expliquer « *L'« éthique originaire » de Heidegger* ».

Une exposition mutuelle

« *Comment dire nous ?* » : cette phrase si simple et pourtant exigeante, qu'on peut lire dans l'article intitulé « *Cum* », révèle le motif insistant de « *l'être-avec* » qui traverse les articles de différentes façons. En rappelant l'incompatibilité notoire entre Sartre et Bataille, Nancy souligne justement ce qui a empêché les deux hommes de penser ensemble le non-savoir, tout en mettant au jour les ressemblances inaperçues entre les

deux philosophes. Pour Bataille, le non-savoir n'est pas terminal : il fait place dans son mouvement même à une réflexion sur ce que serait une pensée qui ne sait pas. À l'inverse, Sartre n'aurait pas pensé ce résidu du non-savoir, ou plus justement, n'aurait pas reconnu chez Bataille une véritable méditation philosophique, une pensée se retournant sur elle-même, se dérobant, pour justement faire voir les limites mêmes de la philosophie. Car Nancy montre bien que la question qui tenaille ce débat participe d'un « *déchirement de la figure de Heidegger* », de deux positions différentes face à ce que le philosophe allemand a appelé « *la fin de la philosophie et la tâche de la pensée* », l'une arraisonnant cette extrémité dans la maîtrise (Sartre), l'autre la laissant en suspens (Bataille). Ces deux postures auront pourtant recherché la même chose, la libération dans la *praxis*. Selon Nancy, « *Le dérobement de la pensée est sa praxis : la pensée qui se défait de ses objets, pour devenir elle-même : nous, les uns avec les autres et le monde* ». Et Nancy pratique lui-même, si l'on veut, la dérobade du sens car, dans l'article consacré à Jacques Derrida, « *Borborygmes* », il avoue : « *chaque demande de discours fait lever d'abord en moi comme une inquiétude — mais aussi, paradoxalement, comme un besoin — de répondre par un grognement inarticulé* ». En jouant de l'assonance entre « *derrière* » et « *Derrida* », Nancy s'interroge sur « *l'idiome* » de l'auteur de *Glas*, et sur ce qui se cache précisément derrière cette passion de la langue, qui est aussi un dévoilement de soi par le nom, « *À même l'insignifiance d'un nom, dans l'aléa de ses assonances, et par leur frappe même, est frappée la signifiante absolue d'un pour soi autant que pour tout autre* ». En ce sens, il existe aussi un certain partage, une exposition à l'autre au cœur même du mot qui devrait être singulier, qui devrait renvoyer seul au soi, c'est-à-dire le nom propre.

Ce « *nous engagé* » dans le nom de l'autre désigne par ailleurs les conditions mêmes de la liberté, un terme certes problématique et délaissé depuis quelques années par la philosophie mais qui retrouve, sous la plume de Nancy, une portée neuve. Si la liberté vient au sujet « *du dehors de lui-même* », « *si l'homme est plus libre dans la cité que dans la nature* », c'est parce que la liberté

ne peut qu'être « *commune ou en-commun* », ne peut qu'être ouverture, ex-position (« *expeausition* ») extrême de soi, partage. À l'image de la robe de Bataille qui s'enlève pour laisser voir la nudité, cette pensée de la liberté exige un retournement, exige de « *poser un dehors et de se poser soi-même comme dehors* ». L'optique de la liberté individuelle est donc déplacée ici : il ne s'agit plus de penser *sa* liberté, mais bien de réfléchir à cet intervalle entre moi et l'autre. Nancy n'hésite pas, d'ailleurs, à étendre sa réflexion à l'écart qui nous sépare (ou nous rapproche) des objets. Dans la toute dernière partie du livre (*Kenos*, vide, dénué), on comprend en effet que la question peut être abordée depuis un angle plus phénoménologique afin de mieux cerner les enjeux de cette ouverture. Ainsi, les choses, écrit Nancy, « *s'exposent et nous exposent* », « *elles me bordent, elles me touchent* » et « *elles me disposent dans les écarts multiples de leurs espacements et selon les modes de contact de leurs faces, de leurs grains* ». De la sorte, si l'ouverture à l'autre ainsi qu'aux objets révèle le soi, on voit bien que c'est le *rapport* qui importe ici, que celui-ci soit le lien qui unit ou sépare deux écrivains (Sartre et Bataille), la rencontre possible d'un « *nous* » au cœur du nom propre de l'autre, ou encore que ce rapport donne à penser les termes d'une liberté, laquelle « *commence là où commence celle d'autrui* ». La question du rapport est bien celle-là même que Nancy examine plus en détail dans *L'« Il y a » du rapport sexuel* où le philosophe annonce qu'il aborde de l'extérieur l'énoncé de Lacan, un énoncé dans lequel le psychanalyste a affirmé l'inexistence du rapport sexuel. Si Nancy remarque que le « *sans-rapport* » du rapport est devenu un motif presque obsessionnel de la pensée contemporaine », on pourrait sans doute ajouter que son propre essai, *La Communauté désœuvrée* (Christian Bourgois, 1986), interrogeait déjà le paradoxe de cette absence de liens comme fondement d'une communauté.

L'entre-deux

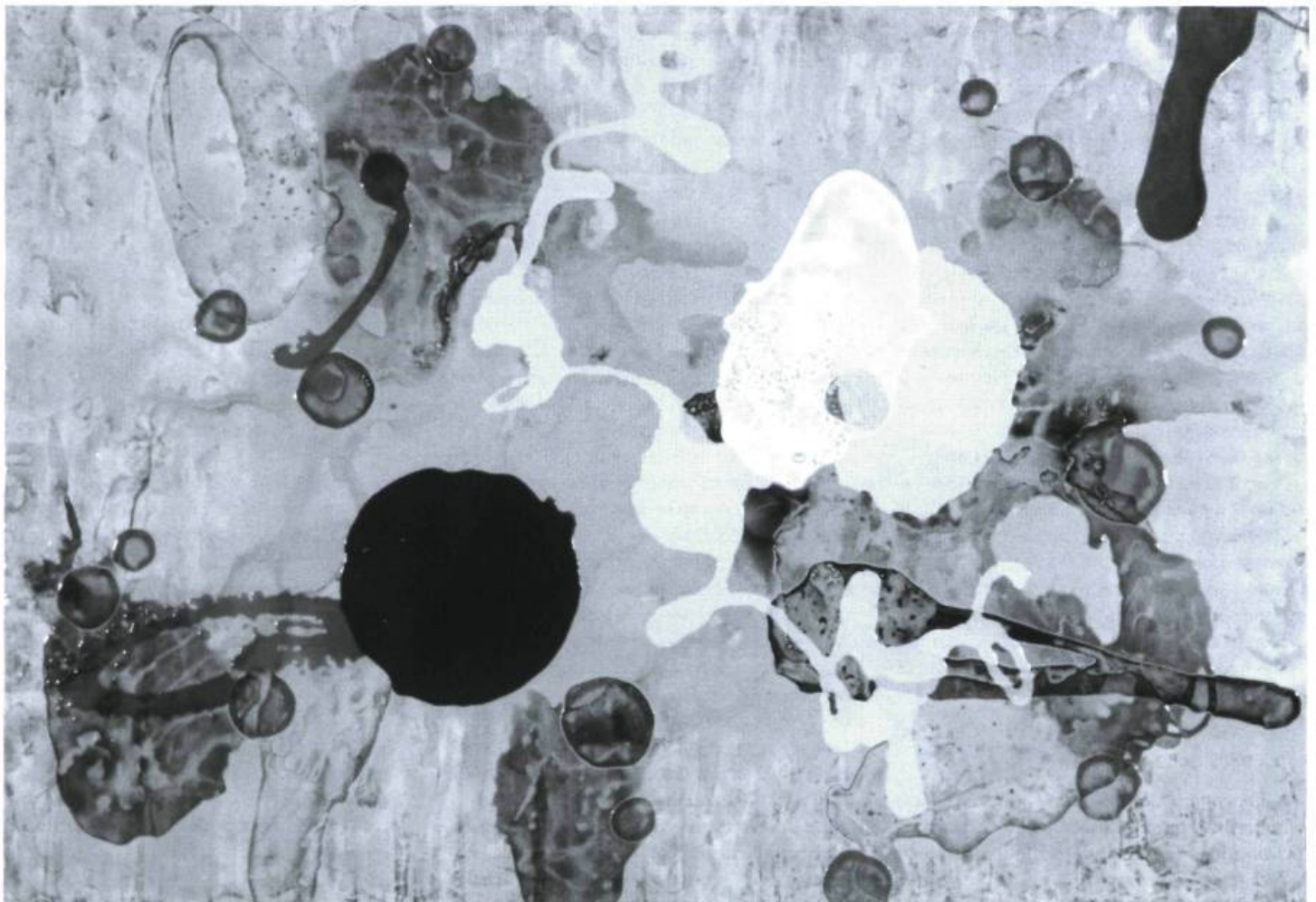
Quel rapport, pourrait-on se demander, entre ledit rapport sexuel et la communauté? On pourrait répondre, si l'on entend bien la phrase

provocatrice de Lacan commentée ici (« *il n'y a pas de rapport sexuel* »), que l'un et l'autre ont en commun un certain impossible. Si l'on suit Nancy dans l'extension qu'il donne au rapport sexuel dont la logique est moins liée pour lui à celle d'une identité pleine ou à un « manque » constitutif qu'à « *la sexuaction de la liberté, de l'égalité et de l'être-avec* » — « *Le sexuel, écrit-il dans un renversement décisif, n'est pas une espèce du genre rapport, mais le rapport a, dans le sexuel, son extension ou son exposition intégrale* », au point que le syntagme « rapport sexuel » pourrait bien être une redondance, comme il n'hésite pas à le dire —, on comprend à entrecroiser *L'« il y a » du rapport sexuel* et *La Communauté affrontée* qu'il y va bien au contraire, dans l'une comme dans l'autre relation, de la « *possibilité de l'être-en-commun ou de l'être-avec* » et aussi, quoique dans deux ordres différents, de la même expérience d'« *affrontement de soi* ». Le travail de pensée ouvert tant dans la sexuaction

que dans la « communauté politique » (si une telle chose existe jamais) reprend ici comme ailleurs dans l'œuvre de Nancy le concept de *Mitdasein*, « *laiss [é] en souffrance chez Heidegger* », et qui passe par l'analyse de ce « *co* » que la « communauté » et la « copulation » partagent : « *La copulation, c'est l'« avec » (co-) d'un lien, d'une liaison (apula, de apio), de même que le coït est l'avec d'un aller (ire), d'un aller-et-venir dont le remuement, le rapprochement-écartement, le toucher-retirer constituent très exactement [...] le co- lui-même, qui n'est rien en soi, rien que le rapport, rien que l'ébranlement de l'identique ou de l'un-en-soi. Le sexe ne fait justement rien d'autre que d'ébranler l'un-en-soi.* »

On aurait tort de faire de cette proposition philosophique mettant en rapport copulation et communauté, « *l'ordre social-politique* » et « *l'ordre passionnel-intime* », seulement une métaphore, ou pire une « sublimation » (concept psychanalytique que Nancy ne manque pas

d'ébranler au passage), alors qu'il s'agit de penser, fût-ce à travers ce qu'il appelle dans *La Communauté affrontée* des « *disgrâces de langue* », non plus seulement la différence sexuelle, mais le sexe comme différence, toujours se différenciant, bref de poser le rapport sexuel en tant « *qu'auto-déconstruction de l'être onto-théo-logique de la métaphysique* ». Car si la « *Toute-puissance et [la] toute-présence, c'est toujours ce que l'on requiert de la communauté ou ce que l'on va chercher en elle : souveraineté et intimité, présence à soi sans faille et sans dehors* », c'est précisément ce que viennent interrompre le rapport sexuel et la communauté politique, coupant court à ce rêve idyllique de (con)fusion et d'unité, de réconciliation : ils viennent au contraire, en lieu et place de cette intimité supprimant toute distance, s'éprouver comme séparation, distinction, espacement, pour que soit justement maintenue la possibilité d'un être-avec l'autre, de sorte qu'il n'y a d'intimité que portée au-dehors, de



Condensation des échanges de François Lacasse, 2000

DR

communauté que partagée, au double sens de l'expression. Dans un entretien avec la chorégraphe Mathilde Monnier faisant suite à la parution de *Dehors la danse* (Groz, 2001) qu'ils ont cosigné, Nancy déclarait, parlant du corps : « Je suis toujours fasciné par le fait que je ne vois jamais mon visage, et le visage c'est vraiment tourné dehors et tout le reste du corps est finalement tourné dehors à travers les habits. Un corps nu n'est ni la transparence ni la fin. J'ai l'impression que le corps n'est pas une essence achevée, c'est infini, ça expose l'intimité, c'est sans fond². » De la communauté des amants à la communauté politique, le lien n'est donc pas de hasard : il s'agit plutôt de deux échelles, deux tailles (et entailles) d'une même question où l'« on pose ou on expose le rapport comme tel. On pose donc alors expressément son caractère "irrapportable" ». Écart dans le contact, exposition de l'intimité : c'est cet « entre » lui-même que le rapport vient entr'ouvrir dans tout « entre-nous », qu'il s'agisse de celui des amants ou de la communauté.

La Communauté affrontée, comme de juste dédié à Blanchot, fut d'abord prévu comme préface à la parution en italien de *La Communauté inavouable*, cet essai avec lequel Nancy reprend un dialogue longtemps suspendu ou différé. On se souvient en effet que ce texte de Blanchot était lui-même une « réponse » oblique à *La Communauté désœuvrée* du philosophe, réponse reçue avec des affects mêlés et non sans blessure, puisque Nancy l'évoque avec pudeur comme « un écho, une résonance et une réplique, une réserve, voire à quelque égard un reproche » : « Je n'ai jamais complètement éclairé cette réserve ou ce reproche, ni dans un texte, ni pour moi-même, ni dans la correspondance avec Blanchot. J'en parle ici pour la première fois, à l'occasion de cette préface³. » Mais l'imprévisible a surgi, venant modifier la portée et la destination premières de la préface : Nancy ouvre et clôt l'essai par une réflexion à vif (ces lignes furent écrites en octobre 2001) sur l'événement du 11 septembre, qu'il refuse pour sa part d'interpréter en termes de « guerre de civilisations » ou de « guerre de religions » pour y voir plutôt l'épuisement de la pensée de l'Un, d'un « Un » se réaffirmant dans sa toute-puissance et « devenu — ou redevenu — sa propre monstruosité ». Comme si la question de l'être-en-commun mais surtout le désœuvrement de la communauté, le caractère intraitable d'un « rapport sans rapport » désormais inassignable à aucune puissance souveraine — ni dieu, ni maître, ni valeur marchande — n'avaient pas encore été vraiment pensés dans toutes leurs implications et conséquences...

Et cela, même si « depuis » Blanchot, cette réflexion sur la communauté s'est rejouée dans toutes sortes de directions (Derrida, Agamben, Rancière, Exposito, pour nommer quelques-unes de ces voies), interrogeant surtout en France l'énigme du « commun » dès lors qu'on ne la réduit pas au « communautarisme », idéologie « altruiste » bien-pensante qui s'est beaucoup répandue, mais qu'on entend au contraire

la garder comme le chantier de pensée « que le communisme avait aussi puissamment occulté qu'il l'avait fait surgir ». Pour les lecteurs italiens de Blanchot (mais pas seulement pour leur bénéfice), Nancy resitue de manière précise comment s'est déployée, au cours des années quatre-vingt, la trajectoire sémantiquement si chargée du mot « communauté », toujours suspect des pires tentations populistes-fascisantes et de références chrétiennes qui lui confèrent une « résonance invinciblement pleine, voire gonflée de substance et d'intériorité ».

Le mot aura suivi un tout autre trajet dans la perspective du « retracement » du politique (« retrait » erronément interprété par certains comme recul) dans lequel s'est engagé Nancy avec, entre autres, ses amis Jean-Christophe Bailly et Philippe Lacoue-Labarthe, notamment au moment de la fondation en 1981 du Centre de recherches philosophiques sur la politique à l'École Normale Supérieure. Nancy commente de manière très pertinente les relais qui se sont transmis, avec leur point d'ombre, de Bataille à Blanchot, puis de Blanchot à ses propres travaux, et qui d'une communauté « désœuvrée », « inavouable », aujourd'hui « affrontée », n'ont cessé de poursuivre sa déconstruction comme assomption d'une intériorité, d'une présence à soi pleine et souveraine. « J'ai donc préféré en venir à concentrer le travail autour de l'« avec » : presque indiscernable du « co- » de la communauté, il porte pourtant avec lui un indice plus net de l'écartement au cœur de la proximité et de l'intimité. L'« avec » est sec et neutre : ni communion ni atomisation, seulement le partage d'un lieu, tout au plus d'un contact : un être-ensemble sans assemblage. »

Toute la difficulté est bien là, et l'événement du 11 septembre, quelque force qu'on mette à activement le refouler depuis, nous l'aura durement rappelé : la tâche, plus que jamais pressante, est de penser une communauté qui ne soit pas communautaire, mais qui ne la nie ni la dénie pourtant, une communauté dévisagée (soutenue par aucune figure, forme ou trait identifiable), sans front ni affront, capable de préserver le secret et par là « l'essence d'une communication infinie ». À quoi tiendrait une telle communauté sans rassemblement ni ressemblance, sans contours ni confins, exposée à sa propre limite, enfin affrontée à elle-même ? « Comment devenir capables de regarder en face notre béance et notre affrontement [...] ? », demande Nancy. Telles sont les questions difficiles, impossibles, parce qu'elles nous exposent à notre propre déchirure, soulevées dans *La Communauté affrontée*, questions qui interdisent tout refuge, tout repli sur soi, et qui nous jettent dans un monde qui, tout à l'expansion illimitée de la « mondialisation », « a déjà touché à l'extrémité de sa propre logique ». Peut-être faudrait-il s'interroger sur les puissantes pulsions qui mènent ce monde en train de distendre toutes ses limites jusqu'à l'auto-épuisement, sinon l'auto-destruction, et rappeler que tout



How badly remembering de François Lacasse, 2000 DR

comme pour le rapport sexuel, « en puissance partout où se trouve en jeu du rapport, absolument », toute communauté — s'« il y a » communauté — est elle aussi « une infinité en acte de deux ou de plus de deux réalités finies se tournant l'une vers l'autre : ouvrant l'une à l'autre l'intimité de leur infinité ». Ce qui nous conduirait en retour à entendre un peu autrement encore le slogan soi-disant pacifiste « Faites l'amour, pas la guerre » et à prendre plus au sérieux sa logique substitutive...

GINETTE MICHAUD
ET ISABELLE DÉCARIE

1. On remarquera que la phrase est donnée, de manière significative, « telle quelle », sans contexte ni référence.
2. « Le corps en échange », *Mouvement*, n° 13, juillet/septembre 2001, p. 70.
3. Il y aurait beaucoup à dire sur cet « avec », qui demeure au plus près de l'inavouable tout en le disant et justement au moment d'en parler (l'inavouable c'est « cela même, précisément, [ce qui] n'est pas avouable même lorsque c'est dit ») et sur la décision de Nancy de citer de mémoire les textes de Bataille et de Blanchot (« J'ai décidé d'écrire ces lignes sans revenir aux textes, laissant ici l'espace à la mémoire qui seule peut redonner le mouvement alors suivi et imprimé en moi : relire me ferait réécrire l'histoire »).